

CONCOURS EDHEC - ADMISSION SUR TITRES**EN PREMIERE ANNEE****AVRIL 2012****EPREUVE DE SYNTHESE DE TEXTES****Durée de l'épreuve** : 3 heures**Coefficient** : 4**Aucun document ou matériel électronique n'est autorisé.**

Vous réaliserez une note de synthèse sur la problématique dont les éléments sont fournis par les textes joints.

Vous en dégagerez le thème que vous annoncerez en début de copie.

Votre travail tiendra en **500 mots** (tolérance plus ou moins 10%).

Une synthèse doit être concise, objective et ordonnée. **Aucune appréciation personnelle n'est tolérée** (ce n'est pas une dissertation).

La logique dans l'ordonnement des idées, la qualité de l'expression, le soin dans la présentation et la correction dans l'utilisation de la langue française entrent dans les critères d'évaluation, outre naturellement la capacité à sélectionner les idées essentielles et à les relier entre elles.

Les abréviations sont tolérées (et comptent pour un seul mot) lorsqu'elles figurent dans les documents d'origine ou lorsqu'elles sont d'usage courant (CNRS, INSERM...).

Les noms composés (Etats-Unis) comptent également pour un seul mot.

Les textes sont au nombre de 4 repartis sur 13 pages. (+2 pages de présentation. A vérifier lors de la remise du sujet).

Consignes

- *Ecrivez sur chaque ligne : pas d'interligne*
- *Vérifiez que vous avez bien reporté votre numéro de candidat sur la copie*

A l'issue de chaque composition écrite, tout candidat est tenu sous peine d'élimination, de remettre au surveillant une copie (même blanche, qui sera alors signée). La seule responsabilité du candidat est engagée dans le cas contraire. Tout candidat sortant avant la fin des épreuves doit obligatoirement remettre le sujet en même temps que sa copie.

LISTE DES DOCUMENTS

- P. 1-8 **Qu'est-ce qu'une civilisation ?**
Extrait de La Vie - Le Monde Hors-Série 2009-2010, *L'Atlas des Civilisations*, pp.16 à 23.
- P. 9-10 **Oui, il est permis d'évaluer les cultures !**
Article de Pierre-Henri Tavoillot, *Le Monde*, 23/02/12.
- P. 11-12 **Noter l'Autre est absurde**
Article de André Comte-Sponville, *Point de vue, Le Monde*, 23/02/12.
- P. 13 **Vive la symbiose des cultures**
Article de Edgar Morin, *Point de vue, Le Monde*, 07/02/12.

N.B. Toute coquille ou erreur orthographique est sous la responsabilité des éditeurs des textes mis en annexe.

Des experts ont accepté de prendre le risque de donner leur définition de la notion de civilisation.

Pour la géographie, la civilisation, c'est la maîtrise par l'humanité des mécanismes qui régissent le fonctionnement de la planète et de ses environs. Que l'on se comprenne bien. Il ne saurait être question d'empêcher le soleil de luire, ni la lune d'éclairer la nuit. Les plaques tectoniques se meuvent toutes seules, créant des fosses océaniques et des montagnes.

Les météores se forment par évaporation, puis retombent sur la terre et alimentent des glaciers, des torrents, des rivières, des fleuves qui descendent par gravité, érodant au passage les reliefs émergés et acheminant les débris arrachés jusqu'à la mer. La terre tremble, les volcans entrent en éruption, les tsunamis déferlent sur les océans. La vie végétale et animale – homme compris – pullule sous toutes les latitudes, tire sa subsistance de l'énergie solaire et du règne minéral avec lequel elle

*« L'humanité a petit à petit
appris à remplacer sa frayeur passive
face aux phénomènes naturels
par des explications surnaturelles »*

se combine pour former de complexes milieux en constante évolution. La géographie étudie ce fonctionnement terrestre en insistant sur les localisations, les différences spatiales et les répartitions.

Depuis son accession au sommet du règne animal, il y a 3 millions à 5 millions d'années, l'humanité a petit à petit

LA DÉFINITION DU GÉOGRAPHE JEAN-ROBERT PITTE

Spécialiste du paysage et de la gastronomie, Jean-Robert Pitte, né en 1949, est président de la Société de géographie et membre de l'Académie des sciences morales et politiques. Il préside également l'Association pour le développement du Festival international de géographie de Saint-Dié-des-Vosges (88). Derniers ouvrages parus : *le Désir du vin* (Fayard, 2009) et *A la table des dieux* (Fayard, 2009).



© O. JACQUET

appris à remplacer sa frayeur passive face à tous ces phénomènes par des explications surnaturelles. Les religions animistes, qui sont encore très répandues, ont attribué chaque objet terrestre et chacune de ses manifestations à un dieu, puis à des dieux anthropomorphiques, avant que n'apparaisse au Proche-Orient le monothéisme, qui s'est ensuite diffusé tout autour de la terre.

En parallèle, les sociétés humaines ont appliqué leur intelligence et leur raison à comprendre leur environnement et les mécanismes qui le régissent. Elles ont développé des techniques toujours plus savantes pour se nourrir, pour se protéger, pour vivre plus longtemps en meilleure santé. Pour le géographe, le ciel n'est pas près de tomber sur la tête des hommes qui sont parvenus à s'accroître de 500 000 il y a 100 000 ans à

400 millions au début de notre ère, à 1 milliard vers 1800 et à 3 milliards vers 1960, dont, hélas, un tiers de mal-nourris. Entre ces deux dernières dates, le sentiment prométhéen que tout est possible a coexisté avec un malthusianisme qui n'a cessé de renouveler son expression et qui est aujourd'hui fort en vogue, surtout à la faveur de la crise économique. Et pourtant, nous sommes aujourd'hui 6,5 milliards vivant mieux et plus longtemps qu'hier et les plus démunis sont toujours 1 milliard, bien trop nombreux à l'évidence, mais non sans espoir.

Pour la géographie, l'humanité possède aujourd'hui un arsenal de techniques chaque jour plus efficaces

« La géographie peut et doit aider l'humanité à comprendre que son aventure terrestre n'est pas achevée, que l'éducation, l'échange de connaissances, le dialogue interculturel sont des voies d'avenir »

pour produire la nourriture, l'énergie, les biens manufacturés dont elle a besoin pour assurer sa subsistance dans des conditions de bien-être inégalées au cours de son histoire. Elle connaît assez bien les risques qu'entraîne l'usage immodéré des ressources épuisables et peut se tourner vers tout ce qui est durable et renouvelable sans pour autant arrêter la croissance de sa consommation, ce qui serait inacceptable pour tous ceux qui vivent dans la misère.

La maîtrise civilisée de la planète repose sur la paix et donc sur la bonne gouvernance. C'est l'encadrement social par des institutions politiques harmonieuses qui permet de répartir entre tous les fruits du travail humain.

La géographie peut et doit aider l'humanité à comprendre que son aventure terrestre n'est pas achevée, que l'éducation, l'échange de connaissances, le dialogue interculturel sont des voies d'avenir qui sont loin d'avoir été ouvertes autant qu'il le faudrait. Il n'est pas de progrès de la civilisation sans approfondissement du savoir géographique et accès du plus grand nombre à celui-ci. C'est la clé d'une mondialisation heureuse au service de tous. » ■

LA DÉFINITION DE L'HISTORIEN MARC FUMAROLI

Membre de l'Académie française, historien, essayiste et professeur honoraire au Collège de France, Marc Fumaroli, né en 1932, préside l'Association des Amis du Louvre depuis 1996 et la Société d'histoire littéraire de la France depuis 2000. Dernier ouvrage paru : *Paris-New York et retour. Voyage dans les arts et les images* (Fayard, 2009).



Le mot "civilisation" est apparu chez Mirabeau, dans son *Traité de la population*, en 1756, dans un sens presque synonyme de civilité et d'urbanité. Le pesant suffixe "-sation", qui avait surabondé dans la langue juridique romaine, puis dans les néologismes des théologiens scolastiques, s'est encore plus multiplié depuis le XIX^e siècle dans le vocabulaire à prétention savante et moderne : mobilisation, motorisation, désertification, pollinisation, démocratisation, urbanisation, colonisation, globalisation, etc. Il s'est greffé sur le radical "civil", qui avait, et qui a toujours, un très ancien pedigree en latin (puis en français depuis le XV^e siècle), en antithèse avec le radical "rus", l'adjectif "rusticus" et le substantif "rusticitas", passés en français pour qualifier la grossièreté de l'homme rural. ■■■

QU'EST-CE QU'UNE CIVILISATION ?

■■■ “Civil”, dérivé du latin “*civilis*”, dérivé lui-même du substantif “*civis*”, c’est le citadin d’une ville, d’un État, “*civitas*”, l’équivalent romain du grec “*polis*”, d’où dérive le français “politique”. “*Civis*” et “*civilis*” désignent l’homme libre qui, par droit de naissance ou d’adoption, est membre d’une cité ou d’un État, quel que soit leur régime, quand on l’envisage sous l’angle de la discipline politique, juridique, militaire et morale qui fait de lui un citoyen.

La “*civitas*”, d’où dérive “civilité”, envisage le même homme des villes sous l’angle des mœurs et des manières sociables élémentaires. De ce point de vue, il est relayé et concurrencé en latin par la notion, passée en français, d’“*urbanitas*”. L’“*urbanitas*” résume les qualités supérieures de sociabilité et d’aisance aimable qui se développent parmi les citoyens de la Ville par excellence, l’“*Urbs*”, Rome, au XVIII^e siècle, Paris. L’urbanité est un degré raffiné de la simple civilité. Elle est le fruit de l’éducation et la culture, cette *cultura animi* où Cicéron et les humanistes de la Renaissance ont vu la mère de l’*humanitas*. Néanmoins, civilité et urbanité s’opposent ensemble à la grossièreté rustique et barbare. Le terrain fertile où elles poussent plus ou moins haut, c’est la nature humaine, c’est sa vocation à la société politique et au commerce de la parole. Ce fonds naturel fécond ne change pas, il s’épanouit plus ou moins parfaitement selon les temps et les lieux, dans la famille, par

« Entre le kalos kagathos athénien, le cortegiano italien, l’honnête homme français, le gentleman anglais, il y a des constantes : la maîtrise de soi et la douceur, la grâce dans les manières »

l’éducation et dans les bonnes fréquentations. Entre le *kalos kagathos* athénien, le *cortegiano* italien, l’honnête homme français, le *gentleman* anglais, il y a sans doute des différences, mais il y a surtout des constantes : la maîtrise de soi et la douceur, la grâce dans les manières, le commerce souriant avec autrui. Ils forment la fragile chaîne d’or de la douceur de vivre sur la terre des vivants.

Il est revenu à Rousseau, critique radical des Lumières, de tenir les raffinements des mœurs, des manières et du langage dans les grandes villes et dans les cours pour une antinature, une perversion conformiste et hypocrite de la “bonté” foncière propre à “l’homme de la na-

« Le mot “civilisation” est apparu dans le sillage laissé par la critique radicale de l’humanisme classique prêchée par Rousseau. Aussi a-t-il vite cessé d’être synonyme de civilité et d’urbanité »

ture” et des vertus viriles inhérentes aux sociétés sauvages et aux petites républiques autonomes.

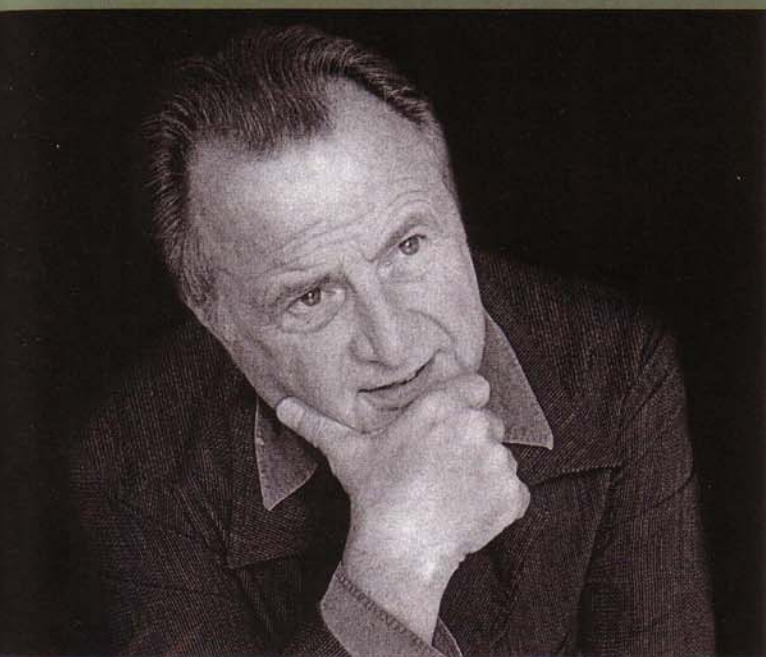
Le mot “civilisation”, avec ce suffixe pesamment volontariste, est apparu dans le sillage laissé par la critique radicale de l’humanisme classique prêchée par Rousseau. Aussi a-t-il vite cessé d’être synonyme de civilité et d’urbanité, qualités de la personne civilisée et de la société urbaine éduquée et cultivée. Il en est venu à désigner orgueilleusement une quantité croissante de potentiel économique, industriel et scientifique collectif, en constant progrès et constante expansion, réformant à son service la nature humaine et la nature tout court, et mue par une volonté de puissance boulimique ne connaissant d’autres bornes que dans l’essor de rivales hostiles qui, après l’avoir imitée, se proposent de l’égaliser et de la combattre sans pitié.

Cette notion mégalomane convoque à cette sorte de “conflit de civilisations” dont un aperçu nous a été donné par les massacres gigantesques des deux guerres mondiales. Elle a subverti comme gêneurs les idéaux classiques de civilité, d’urbanité et de culture de l’âme. Elle a posé en norme de comportement social des riches comme des pauvres l’homme des bois de Rousseau, le “*Frontierman*”, à qui le philosophe attribuait une compassion de principe, alors qu’à l’évidence il est un meurtrier aux aguets, infiniment plus hypocrite et féroce dans sa lutte pour la survie que les insincères et prudents hommes et femmes de bonne compagnie, condamnés à l’échafaud par les calomniés de Rousseau. » ■

LA DÉFINITION DE L'ESSAYISTE

RÉGIS DEBRAY

Médiologue et essayiste, Régis Debray, né en 1941, est directeur de la revue *Médium*, normalien et agrégé de philosophie. Parmi ses nombreux ouvrages, il a notamment publié *Un mythe contemporain : le dialogue des civilisations* (CNRS éditions, 2007) dont est tiré cet extrait. Dernier livre paru : *Le Moment fraternité* (Gallimard, 2009).



Dans le langage courant, "culture" désigne chez nous la culture de l'esprit, le travail personnel d'un individu sur lui-même. C'est le sens "ministère de la Culture" ou "lieux de culture" – musées, théâtres, cinémas, concerts. "Civilisation" désignant de son côté une réalité collective et plus profonde, à la fois mentale et incarnée, gastronomique, érotique et rythmique. Il faut entendre par culture, au sens fort, tout ce qu'une société s'accorde à tenir pour réel, et qui la définit. Car nous ne donnons pas le même degré de réalité aux mêmes choses, et cet indice éminemment variable dépend du prisme formé par l'ensemble des relations qu'un groupe d'hommes historiquement constitué entretient avec l'espace, le temps, la terre, l'autre sexe et la mort. Si on regroupe ainsi sous le terme "culturel" tous les éléments

de bagage ajoutés par l'histoire des civilisations au programme génétique et invariant de l'espèce, il faut pousser l'analyse plus loin, étant donné que son équipement technique fait également partie de ce supplément patrimonial.

La culture est le lieu naturel de la confrontation, puisque c'est la forge de l'identité, et qu'il n'y a pas d'identité sans un minimum d'altercation avec un autre que soi. Quoi qu'on fasse et dise, un "nous" se pose en s'opposant à un "eux", comme le "moi" à un "non-moi".

Il faut attacher du prix à tout ce qui nous sépare, et qui n'est pas odieux. Quel "dialogue des cultures" pourrait-il exister sans le maintien entre elles d'un jeu minimal de différences, à défaut de quoi il n'y aurait plus échange, mais ankylose, monologue et atonie ? Nous devons rendre grâce aux écarts différentiels. *"La civilisation, rappelle Lévi-Strauss, implique la coexistence de cultures offrant entre elles le maximum de diversité, et consiste même en cette coexistence."*

Le pire pour une culture, chacun le sait, est de rester seule. C'est-à-dire stationnaire, en voie d'appauvrissement. C'était le sort fatal de certaines ethnies primitives, restées au stade néolithique, insuffisamment développées, qui mouraient d'homogénéité. Ce pourrait être le sort aujourd'hui d'une culture euro-américaine, parlant au nom de l'Occident tout

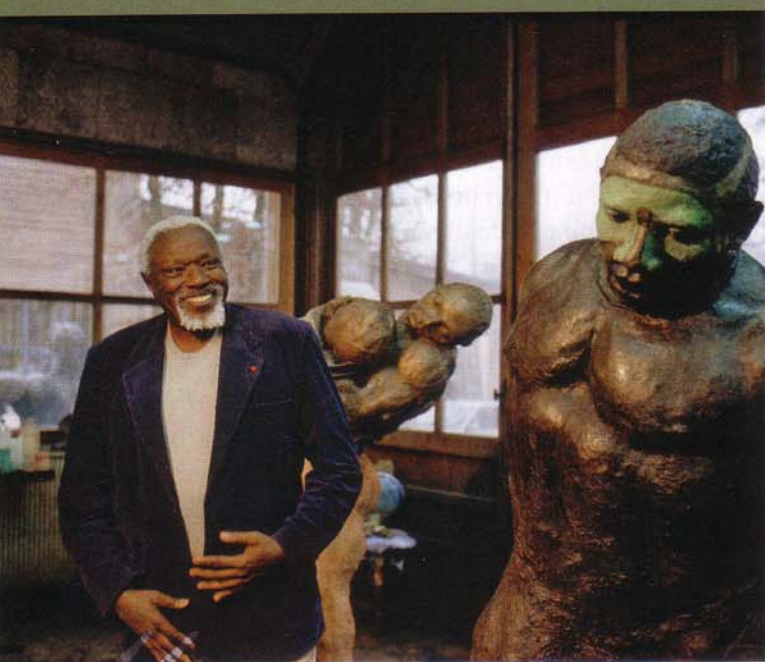
« *Quel "dialogue des cultures" pourrait-il exister sans le maintien entre elles d'un jeu minimal de différences, à défaut de quoi il n'y aurait plus échange, mais ankylose, monologue et atonie ?* »

entier, trop imbue de ses formules propres pour pouvoir compter jusqu'à deux, et trois encore moins. Sa faiblesse, à terme, résiderait dans sa force même. Une culture souffrant d'hypertrophie, et se prenant pour le *nec plus ultra* de la culture, qui, à force de répandre son mode de vie et ses façons de calculer à tous les autres cantons de l'humanité, n'aurait plus qu'à se regarder dans la glace, faute d'étrangers à qui parler, et surtout à écouter. Le chiffre 1 est souvent un étouffement de l'esprit. Pensons aux hommes d'un seul livre. Le chiffre 2, parfois une malédiction. Pensons aux intoxiqués de la lutte finale. À 3, la liberté commence à respirer. Pensons à l'âge d'argent, sinon d'or, andalou. » ■

I QU'EST-CE QU'UNE CIVILISATION ?

LA DÉFINITION DE L'ARTISTE OUSMANE SOW

Ce sculpteur sénégalais, né en 1935, vit et travaille à Dakar après avoir passé de longues années en France. Des peuplades d'Afrique aux Indiens d'Amérique, Ousmane Sow s'attache à représenter l'homme. Révélé en 1999 avec son exposition sur le pont des Arts à Paris, il a conquis le public par la force de ses œuvres monumentales : combattants massaï, peuple zoulou ou nouba...



© BEATRICE SOULEZ-ROGER, VIOLETTE PANGNI

La civilisation, c'est l'art de vivre avec les autres, en harmonie. C'est un ensemble de valeurs que les hommes partagent quelque soit leur culture ou leur origine. Et qui permet à l'Européen qui voyage en Afrique de ne pas s'y sentir totalement étranger et inversement. Malheureusement, cette notion tend aujourd'hui à se disloquer.

Comme Léopold Sédar Senghor – chantre de la «négritude» dans les années 1930, premier président du Sénégal et premier Africain élu à l'Académie française en 1983 –, je suis convaincu que la civilisation de demain sera métisse. Que l'art est un des lieux privilégiés de cette mixité. Je suis africain mais, en sculptant, je m'adresse à tous les peuples. Mes œuvres ont voyagé dans plusieurs pays et ont été reçues partout avec la

même émotion. J'en suis profondément heureux. Dans chacune de mes sculptures, je traque l'être humain : sa valeur, ses forces, ses faiblesses. J'ai commencé par représenter les Massaï, les Noubas, les Peuls et les Zoulous pour rendre hommage à ces peuples d'Afrique menacés, pour certains, de disparition ou d'acculturation. Je voulais raconter leur histoire. Dire leur courage et leur beauté. Il n'y a rien de pire que la volonté de détruire un peuple ou une culture. Puis, j'ai travaillé sur

« Je pense à tous ces hommes
et femmes qui sont restés honnêtes
et droits, qui ne se sont pas
laissé marcher sur les pieds »

la bataille de Little Big Horn. En sculptant cette victoire inattendue des Indiens, je voulais donner de l'espoir à tous ceux qui se disent : je n'ai avec moi ni la force, ni le nombre, mon entreprise est vouée à l'échec. La bravoure de ces combattants, ce refus de l'asservissement sont universels.

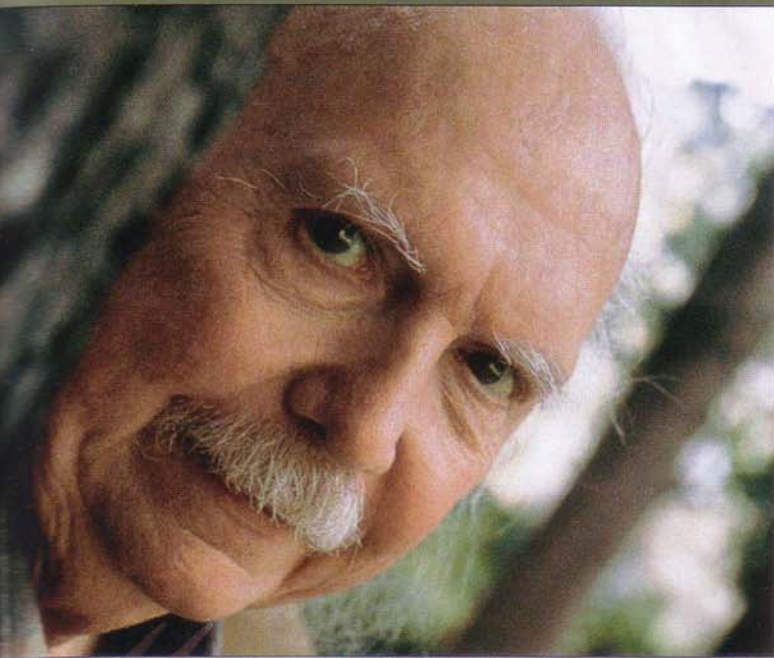
Aujourd'hui, avec la série *Merci*, je m'intéresse aux grands hommes, ceux qui ont défendu les valeurs de notre civilisation : Victor Hugo, Mandela, Mohammed Ali, De Gaulle... C'est un travail que j'ai entrepris pour résister au désespoir qui me submerge chaque fois que je regarde la lâcheté et la cupidité qui, depuis quelques années, rongent le monde.

Je pense alors à tous ces hommes et femmes qui sont restés honnêtes et droits, qui ne se sont pas laissé marcher sur les pieds. En premier lieu, mon père, un homme tout simple, resté dans la mémoire de ceux qui l'ont connu. Et avec lui Martin Luther King, Rosa Parks, saint Jean-Baptiste... Autant de personnes que je remercie de me donner de l'optimisme. C'est une manière de dire à cette jeunesse pleine d'entrain : voici mes modèles, vous pouvez vous les approprier et en trouver d'autres dans votre génération. Et, plus j'avance, plus la liste des êtres valables s'allonge, au sein de tous les peuples et dans tous les champs d'action : politique, culturel, religieux... Cela me rassure quant à l'avenir de l'homme et de la civilisation. » ■

Propos recueillis par Christine Monin, *La Vie*

LA DÉFINITION DU LINGUISTE ALAIN REY

Linguiste et lexicographe, Alain Rey, né en 1928, est conseiller éditorial des dictionnaires Le Robert. Il a publié de nombreux dictionnaires dont *le Dictionnaire culturel en langue française* (en 2005) et *Dixel* (vient de paraître). Quelques livres parus en 2009 : *le Français, une langue qui défie les siècles* (Découvertes Gallimard) ; et *À bas le génie ! Et autres chroniques décalées* (Fayard).



D.R.

Comme pour la plupart des grands concepts abstraits sur lesquels s'appuie la pensée contemporaine, l'idée – et donc, la définition – de ce qu'on nomme en français et dans certaines langues "civilisation", "*civilización*", "*civilization*", etc., est un exercice ambigu. S'agit-il d'un véritable concept, à vocation universelle, ce qui semble une hypothèse fragile et passablement ethnocentrique ? S'agit-il de cerner, ce qui est plus aisé, un ensemble sémantique qu'on peut repérer dans l'histoire par son signe lexical : le mot venu du latin *civis*, que nous traduisons par "citoyen", et d'où procède notre adjectif "civil" par l'entremise du verbe "civiliser" ?

Cet exercice nous rappelle qu'avant le XVIII^e siècle pas d'autre substantif correspondant à civil que civilité. Il aurait pu faire l'affaire pour ce dont nous parlons, puisque la langue italienne dit "*civiltà*". C'est dans la France des

philosophes qu'apparaît, dans le milieu des économistes, le mot civilisation dans le contexte qui nous retient (le terme existait discrètement en droit, avec le sens de l'adjectif civil dans ce domaine). La civilisation de *l'Ami du peuple* de Mirabeau (1756) est un processus actif, une "évolution", comme on dira plus tard, et un "progrès", ce fameux progrès de l'esprit humain qui préoccupait les penseurs.

Historiquement, tout se passe comme si l'Europe, ayant découvert au XVI^e siècle que d'autres peuples, qu'elle cherche à dominer, vivaient autrement et de manière jugée inférieure, devant un changement naturel et spontané, jugé insuffisant, il pouvait y avoir une sorte de volontarisme du progrès, dès lors forcé. Et de fait, la "civilisation" et la "colonisation" sont deux idées-forces du XIX^e siècle, étroitement liées. Il est frappant de constater que, dans quelques langues, les "mots pour le dire" apparaissent presque simultanément : en anglais, *colonization* se lit en 1770 ; en français, colonisation un an avant. Mais colonie et coloniser, plus anciens, faisaient d'abord référence à l'Antiquité. Pour civil et civilité, la référence à Rome est patente, mais le passage de la *polis* grecque, qui engendra à la fois la politique et la police, à la *civitas* romaine brouille la mémoire collective.

Ce qui frappe, pour l'idée de "civilisation", c'est qu'elle trouve son expression à l'époque précise où colonisation et civilisation sont âprement discutées au nom d'un état "naturel", sinon "édénique" (qui sera un thème pour l'utopiste Charles Fourier). On pense évidemment à Rousseau, mais la réflexion du XVIII^e siècle est riche à ce sujet, y compris chez les explorateurs. Dans le *Voyage de Lapérouse*, en juillet 1786, on comprend qu'il y a différents processus dans l'évolution des sociétés : les progrès de l'art, la "civilisation" artistique n'entraînent pas forcément, observe l'explorateur, celle "*qui polit les mœurs*,

« Dans l'opposition civilisé-barbare, civilisation-barbarie, si le premier terme est latin, le second est grec. L'héritage est là »

adoucît la férocité ", autrement dit la civilisation morale.

Au-delà de l'évolution du sens, qui conduit d'un jugement moral à la constatation d'un état de fait, la réflexion critique du XVIII^e siècle fonde la pensée et les ambiguïtés du siècle suivant. Ainsi, l'*Idée d'une histoire universelle* de Kant (1784) pose la distinction entre *Zivilisation* – emprunt au ■■■

I QU'EST-CE QU'UNE CIVILISATION ?

■ ■ ■ français, pas seulement linguistique – et *Kultur*, fondé sur l'idée d'un "esprit" (*Geist*) des peuples. Ce qui, après les réflexions affrontées du XIX^e siècle (en France, Guizot, rationaliste du progrès, Michelet, Hugo, côté romantique, Gobineau – discrédité pour cause de racisme, alors que sa critique est éclairante à son insu – Fourier, l'illuminé du social, et tout le positivisme, puis l'anthropologie), situe plus clairement le concept par rapport à celui de "culture", assez mal traité par la langue française. En 1939, Norbert Elias jugeait que "civilisation exprime la conscience de soi de l'Occident" (*Sur le processus de civilisation*, I). Déjà en 1918, dans *le Déclin de l'Occident*, Spengler déclarait : "L'impérialisme est civilisation pure. L'homme cultivé a son énergie en dedans, le civilisé en dehors" (je note qu'on attendrait plutôt "civilisateur").

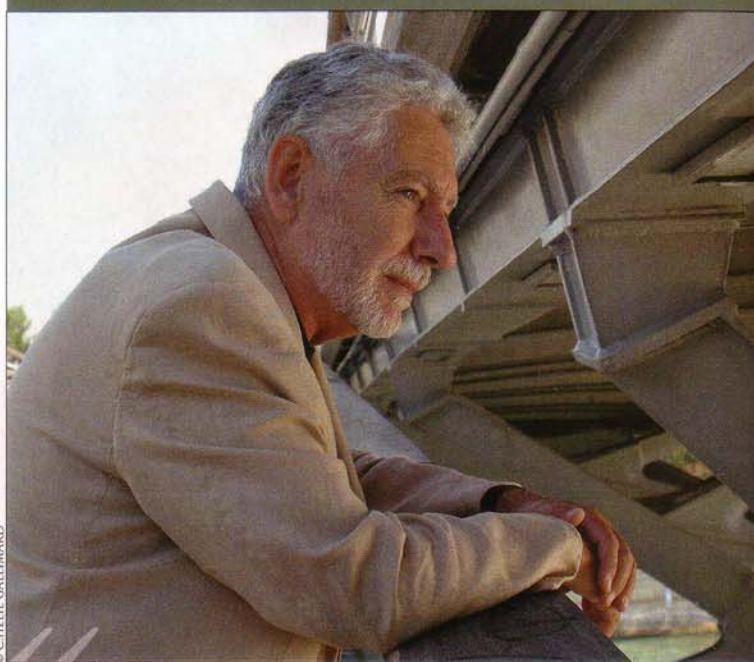
La critique de l'idée prétendument universelle et humaniste de "civilisation" au nom du variationnisme "culturel" n'est pas seulement kantienne et allemande. Les colonisés l'ont reprise ("*Civilisation, orgueil des Européens, [...] tu bâtis ton royaume sur des cadavres*", écrivait René Maran dans *Batouala*, bien avant le réveil de la négritude).

Il y a tout à parier que l'ethnocentrisme de l'Europe occidentale est dans le domaine de la "civilisation" hérité des positions antiques, notamment celle de la Grèce : dans l'opposition civilisé-barbare, civilisation-barbarie, aujourd'hui très active, si le premier terme est latin, le second est grec. L'héritage est là, et nul doute que des concepts aussi enracinés, mais différents, sont actifs en Chine, au Japon ou en Afrique.

La sagesse consiste à nettoyer le concept occidental de ses scories historiques et, sur les traces de Marcel Mauss et Lucien Febvre, d'abandonner l'idée discriminatoire du "*plus ou moins de civilisation*", pour instaurer, à côté du concept de "culture", celui d'une spécificité collective pour chaque grande zone sociohistorique de l'humanité, qu'on peut toujours nommer une "civilisation", ce terme conservant la part d'idéal humanisme que lui ont insufflé les "philosophes" du XVIII^e siècle, en le débarrassant des contaminations subies par les violences de l'Histoire. Tâche peut-être insurmontable, comme celle qui consiste à retrouver l'idéal de ces idéaux moralement menacés, la "liberté" ou la "démocratie". Constatons tout de même que si on a pu parler du "choc des cultures", les "civilisations" ne s'entrechoquent pas : elles se mêlent et produisent un espoir, le métissage, tentative pour construire un universel vrai. » ■

LA DÉFINITION DE L'ANTHROPOLOGUE PHILIPPE DESCOLA

Professeur au Collège de France où il dirige le Laboratoire d'anthropologie sociale (LAS), Philippe Descola, né en 1949, est également directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS). Dernier ouvrage paru : *Par-Delà nature et culture* (Gallimard, 2005).



© CHELIE GALLIMARD

Le destin anthropologique du mot "civilisation" s'est joué en deux siècles entre quatre traditions nationales. Le terme apparaît en 1757 sous la plume de Mirabeau, une dizaine d'années plus tard en Angleterre, chez Ferguson, avec un sens équivalent : c'est l'état de la société civilisée, issu du progrès des mœurs et du perfectionnement des institutions, aboutissement d'une longue trajectoire historique dont il est évident pour les contemporains qu'elle est propre à la seule Europe (Émile Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, 1966). La naissance des sciences sociales au XIX^e siècle va infléchir cette acception dans un usage plus proche de celui que possédera le mot "culture" plus tard, à savoir l'aptitude, réputée spécifiquement humaine, à inventer collectivement des valeurs et des conventions.

C'est en ce sens que Tylor emploie le terme en 1871 dans une définition inaugurale du champ de l'anthropologie moderne : "La culture ou la civilisation, pris au sens ethnographique le plus large, est cet ensemble complexe incluant les savoirs, les croyances, l'art, les mœurs, le droit, les coutumes, ainsi que tout autre disposition ou usage acquis par l'homme en tant qu'il vit en société"

« Avec le déclin de l'évolutionnisme au début du XX^e siècle, la notion de civilisation va être éclipsée en anthropologie par deux rivales : la société et la culture »

(Edward B. Tylor, *Primitive Culture : Researches into the Development of Mythology, Philosophy, Religion, Language, Art and Custom*, 1871).

Comme la culture, la civilisation est ici le caractère distinctif de la condition humaine en même temps qu'un ensemble de traits propre à un collectif ; l'usage simultané des deux termes par Tylor signale leur équivalence, caractéristique de l'évolutionnisme du dernier tiers du XIX^e siècle : l'un et l'autre qualifient des groupes humains ordonnés en fonction du degré d'accomplissement de leurs institutions, elles-mêmes résultats d'une capacité universelle de l'humanité à maîtriser les contraintes naturelles et les déterminations instinctives.

Avec le déclin de l'évolutionnisme au début du XX^e siècle, la notion de civilisation va être éclipsée en anthropologie par deux rivales moins entachées d'une orientation téléologique : la société, concept que Durkheim et son école installent durablement dans les sciences sociales françaises et britanniques, et la culture, idée élaborée tout au long du XIX^e siècle par une intelligentsia allemande attachée à saisir le génie d'une nation encore à naître en réaction à l'universalisme trop abstrait – et trop français – de la notion de civilisation.

C'est la culture ainsi entendue, transportée aux États-Unis à la fin du XIX^e siècle par les fondateurs de l'anthropologie américaine, tous imprégnés de la tradition allemande, qui va étendre son emprise après 1945

sur une bonne partie de l'anthropologie mondiale et devenir, par l'intermédiaire de l'Unesco notamment, le lieu commun à prétention universelle selon lequel chaque peuple formerait une configuration singulière de traits intellectuels et matériels hérités des générations précédentes, enracinée dans une langue, inscrite dans un territoire et responsable des comportements typiques des membres du collectif.

Réfugiée dans les sciences historiques, la civilisation a pâti de ce succès. En anthropologie, elle a subsisté surtout dans le vocabulaire de la technologie pour désigner un vaste ensemble géographique où des peuples parlant des langues différentes ont un mode de vie comparable en raison des contraintes induites par leur usage d'une même ressource : on parlera de "la civilisation du renne" (André Leroi-Gourhan, *la Civilisation du renne*, 1936) pour désigner les peuples de la partie septentrionale de l'Eurasie ou de la "civilisation du miel" (Jehan Vellard, *Une civilisation du miel. Les Indiens Guayakis du Paraguay*, 1939) pour désigner des peuples du Chaco.

Cette acception rejoint la notion d'aire culturelle, moins marquée quant à elle par le déterminisme technique, et qui dénote la zone d'expansion d'un "style culturel", malaisé à définir quand il n'est pas le produit

« L'emploi du mot "civilisation" signale moins une improbable essence partagée qu'une question toujours ouverte pour les sciences sociales : sur quoi repose l'unité apparente ? »

d'une histoire commune, mais clairement identifiable par contraste avec des ensembles voisins – l'aire andine et l'aire amazonienne, par exemple.

Lorsqu'il renvoie ainsi à des façons d'être et de faire distinctives fédérant de vastes ensembles géographiques, cet emploi du mot "civilisation" demeure pertinent, d'autant qu'il signale moins une improbable essence partagée qu'une question toujours ouverte pour les sciences sociales : sur quoi repose l'unité apparente ? » ■

Oui, il est permis d'évaluer les cultures !

Toutes les civilisations se valent-elles? Les propos du ministre de l'intérieur sur la valeur et la hiérarchie des cultures ont suscité une vive polémique. Philosophes, historiens et anthropologues débattent de la pertinence ou de l'impossibilité d'un tel classement | [Le Monde](#) | 23.02.12 | 14h21 • Mis à jour le 23.02.12 | 14h21

par Pierre-Henri Tavoillot, président du Collège de philosophie

Aujourd'hui que tout s'évalue - des hôpitaux aux grandes écoles, des chercheurs aux ministres, des placements financiers aux budgets des Etats -, pourquoi n'aurait-on pas le droit d'évaluer les civilisations ? Après tout, on pourrait fort bien attribuer des AAA+ à certaines et dégrader la note d'autres au fil de l'histoire et en fonction de l'air du temps...

C'est une boutade, bien sûr, mais qui vise à dédramatiser un peu la polémique récente - très surjouée à mes yeux, dans le contexte d'une campagne électorale dont on conviendra qu'il n'est guère propice au traitement des questions délicates. Or la question est délicate : est-il légitime ou non d'affirmer la supériorité de certaines civilisations, et notamment de la nôtre ?

Coincé entre, d'une part, la conviction des bénéfices de la démocratie et des droits de l'homme et, d'autre part, la mauvaise conscience de l'impérialisme colonial, on reste comme tétanisé par ce qui ressemble fort à une question piège. Et pourtant une issue est possible pourvu que l'on distingue les différents registres, critères et sens du terme "civilisation" qui sont ici en jeu. En voici quatre différents.

1. Le premier nous est légué par l'ethnologie. Une civilisation désigne selon elle un ensemble de créations humaines (oeuvres, moeurs, règles, croyances, savoirs, savoir-faire...), qui témoignent d'un écart avec la nature. Le fait de cuisiner avant de manger ; le décalage entre la puberté physique et l'autorisation sociale de procréer ; la reconnaissance de la vieillesse, etc. : autant de traits qui désignent la civilisation comme une mise à distance du monde humain vis-à-vis du naturel brut.

De ce point de vue, toutes les civilisations sont équivalentes. Aucune ne peut être décrétée plus puérile, plus naturelle ou plus primitive que les autres, puisque toutes manifestent un degré analogue d'élaboration culturelle. Et même si la tentation est forte de considérer les tribus "sauvages" ou les peuples traditionnels comme étant plus proches de la nature (voire, dirait-on aujourd'hui, plus écologistes), les ethnologues nous ont convaincus que la complexité de leurs dispositifs culturels n'avait rien à envier aux nôtres. Mais pour autant cela ne nous autorise pas à affirmer que toutes les civilisations se valent, car nous sommes ici dans le registre de la stricte description d'un fait (le fait de la culture) et non dans celui de la mesure d'une valeur.

2. Pour juger, il faut recourir à un autre critère. Celui qui permettra de parler comme on le fait si souvent de "hautes" ou de "grandes" civilisations. Il ne s'agit plus de décrire la seule différence entre nature et culture, mais de mesurer ce qu'une époque ou un peuple ont apporté à l'humanité et à son histoire. Une civilisation est dite grande lorsqu'elle produit des oeuvres qui ne s'adressent pas seulement à elle-même mais concernent, touchent, parlent à l'ensemble de l'humanité.

En dépit de sa clarté apparente, ce critère est très incertain, ne serait-ce que parce que la plupart des peuples se sont eux-mêmes conçus comme les représentants les plus éminents de l'humanité dans son ensemble ; il ne leur venait même pas à l'esprit que l'idée d'universel puisse être relative. Et s'ils ont produit de grandes choses, c'était de manière parfaitement égoïste.

Or, aujourd'hui, nous avons appris à nous méfier de l'universel qui, pensons-nous spontanément, n'est jamais très loin de l'impérialisme, cette espèce de folie des grandeurs. Pour un individu, c'est se prendre pour Napoléon ; mais pour une civilisation, c'est se prendre elle-même pour l'universel ; et rejeter dans la barbarie le reste du monde. De ce point de vue, la grandeur n'est jamais très loin de l'horreur...

3. Nous touchons là le troisième critère qui nous permettra d'affirmer haut et fort la supériorité de la civilisation occidentale ! Elle est la seule à parvenir à aussi bien se détester. C'est ainsi que l'on peut trouver une issue à la polémique actuelle : la supériorité de l'Occident, ce serait au fond sinon le relativisme lui-même (car le terme est à manier avec prudence), du moins cette capacité de se décentrer, de s'autocritiquer, voire de se haïr.

Cela commence avec Homère - très oriental au demeurant - qui dresse un portrait peu flatteur des Grecs dont il était pourtant censé raconter l'épopée : que valent Achille le colérique et Agamemnon le mesquin, à côté du bon et bel Hector ? Et cela n'a ensuite jamais cessé : critique chrétienne de Rome ; critique humaniste du christianisme ; critique "moderne" des humanités antiques ; critiques ultraconservatrices et hyperrévolutionnaire des droits de l'homme ; critiques occidentales de l'Occident colonial, etc.

La liste est longue. L'Occident n'a jamais laissé aux autres le soin de le dénoncer. Et ce parcours fut balisé par la haine de soi, le sanglot de l'homme blanc, le débat sur la comparaison des civilisations, voire la culpabilité. Tels sont les traits caractéristiques de notre univers spirituel. Ils fonctionnent pour le meilleur comme pour le pire ! Le meilleur, c'est l'autoréflexion, la distance critique, le doute, l'intérêt aussi pour les autres civilisations qu'il s'agit de connaître, comprendre, préserver ; le pire, c'est quand la critique n'accepte plus la critique ; c'est quand le doute refuse d'être mis en doute...

4. Il reste encore une dernière marche à franchir, qui ne concerne pas seulement la civilisation autocritique de l'Occident, mais ce qu'on pourrait appeler la civilisation de la démocratie. En quoi consiste sa supériorité ? Eh bien, dans l'affirmation que les civilisations importent moins que les individus qui les constituent ; dans l'idée que leur liberté, leur égalité et leur fraternité méritent notre attention plus que tout autre chose. Cette civilisation-là, née en Occident, le dépasse désormais de beaucoup et a cessé de lui appartenir en propre : une telle largeur, voilà peut-être le signe de la vraie grandeur.

Pierre-Henri Tavoillot enseigne la philosophie à la Sorbonne et est membre du Conseil d'analyse de la société. Il est l'auteur de *"Qui doit gouverner ? Une brève histoire de l'autorité"* (Grasset, 2011).

Noter l'Autre est absurde

Point de vue | *Le Monde* | 23.02.12 | 14h22

par André Comte-Sponville, philosophe

Je fais partie de ces "*relativistes de gauche*" que Claude Guéant exècre. Pour autant, je ne crois pas du tout, contrairement à la position qu'il nous prêche, que "*tout se vaille*". C'est d'ailleurs pourquoi je suis de gauche (ce qui suppose que toutes les politiques ne se valent pas) et relativiste (ce qui suppose que le relativisme vaut mieux, à mes yeux, que l'absolutisme).

Il y a donc quelque chose que M. Guéant n'a pas compris. Ce ne serait pas si grave si une partie de la gauche, tombant dans le panneau que lui tendait le ministre de l'intérieur, ne s'était empressée de soutenir la position opposée, qui reproduit, en inversant les termes, la même erreur.

Dire que toutes les civilisations se valent, ou qu'elles ne se valent pas toutes, suppose en effet, dans les deux cas, qu'elles valent quelque chose, qu'on puisse à peu près mesurer objectivement. Mais que peut valoir une civilisation, et comment le mesurer ? Par un prix ? Bien sûr que non : une civilisation n'est pas une marchandise, qu'on pourrait acheter ou vendre ! Par une note ?

L'ancien enseignant que je suis pourrait l'envisager, mais pour se rendre compte aussitôt d'une évidente et double absurdité. Appliqué à la polémique actuelle, cela supposerait qu'il y aurait d'un côté ceux qui prétendent que toutes les civilisations se valent, qu'elles méritent toutes (par quel miracle ?) la même note, par exemple 15 sur 20. Et, en face, ceux qui prétendent qu'elles ne se valent pas toutes, que telle civilisation (par exemple la nôtre) mérite un 18 sur 20, alors que d'autres ne méritent qu'un 16, un 12 ou un 6. Il me paraît clair que le problème, posé en ces termes, est à la fois mal présenté et insoluble, pour deux raisons principales.

La première, c'est que toute évaluation suppose des critères, des normes, des valeurs de référence, qui n'existent qu'à l'intérieur d'une certaine civilisation. C'est ce qui nous voue à ce que l'anthropologue Claude Lévi-Strauss appelait un "*relativisme sans appel*". On ne pourrait prétendre juger dans l'absolu de la valeur de telle ou telle civilisation qu'à la condition de n'appartenir à aucune, ce qui est bien sûr impossible, ou d'en juger du point de vue de Dieu, ce qui suppose qu'on se mette à sa place, prétention qui serait théologiquement fautive et humainement délirante.

La seconde raison, qui est encore plus forte, c'est qu'une civilisation n'est pas un ensemble homogène et immuable, ni même une collection strictement définie, dont on pourrait calculer, comme dans une classe de collège, la "moyenne". C'est une somme, si l'on veut, mais intotalisable. Soit par exemple la révolution industrielle : l'avancée technique qu'elle représente est incontestable ; comme les dégâts qu'elle impose à l'environnement. Mais quelle valeur accorder à ceux-ci ou à celle-là ? Aucune science n'en décide ; aucun consensus, entre nous, ne règne. C'est ce qui permet à tel de mes amis de juger que la culture des Indiens d'Amérique valait mieux que celle que nous leur avons imposée, et je défie quiconque de lui démontrer qu'il a tort. Même chose pour les croisades ou la Révolution française, le colonialisme ou les droits de l'homme, Mozart ou Hitler, les talibans ou la merveilleuse culture arabo-andalouse. Qui fera le total ? Qui calculera la moyenne ? Et qui ne voit, à l'inverse, que la frontière, entre le meilleur et le pire, traverse chaque civilisation, bien davantage qu'elle ne les oppose ?

Bref, ce qui suffit à invalider l'idée d'une hiérarchie globale des différentes civilisations (à supposer qu'on puisse les définir !), c'est qu'il existe des démocrates arabo-musulmans et des fascistes judéo-chrétiens. C'est

bien sûr les premiers qu'il importe de soutenir. Parce que toutes les civilisations se vaudraient ? Pas du tout. Mais parce qu'une civilisation démocratique vaut mieux qu'une civilisation fascisante.

"Relativisme de gauche"

C'est pourquoi il importe de refuser le "tout se vaut", qui n'est plus du relativisme mais du nihilisme. Si tout se vaut, rien ne vaut. Au nom de quoi alors combattre le racisme, la xénophobie, l'obscurantisme ? Etre relativiste, c'est penser que toute valeur est relative. Etre nihiliste, c'est penser qu'il n'y a pas de valeur du tout ou qu'elles ne valent rien. La première position amène chacun à défendre les valeurs qui sont les siennes, d'autant plus précieuses qu'elles sont fragiles, puisque aucun absolu ne les garantit. La seconde position amène à ne rien défendre du tout, ce qui laisse le terrain libre aux fanatiques de tout poil, qui prétendent détenir l'absolu.

Toutes les civilisations se valent-elles ? Objectivement oui, en un sens, puisqu'elles ne valent rien (il n'y a pas de valeurs objectives). C'est le point de vue des sciences humaines. Mais qui pourrait s'en contenter, sans tomber aussitôt dans le nihilisme ? Lors d'un colloque où je me réclamaï du "*relativisme sans appel*" de Lévi-Strauss, un intervenant m'objecta : "*Lévi-Strauss n'est pas relativiste. La preuve : il est très sévère avec l'islam !*" C'était faire la même erreur que M. Guéant. Que l'ethnologie, en tant que telle, n'émette aucun jugement de valeur, en quoi cela empêcherait-il un individu, fût-il ethnologue, de le faire ? Que Lévi-Strauss, en tant qu'individu, ait préféré le bouddhisme au christianisme et le christianisme à l'islam, c'est assez clair (relisez la fin de *Tristes tropiques*, Pocket, 2001). Mais lui ne prétendait pas parler au nom de l'absolu, ni même, dans ces pages-là, au nom de l'ethnologie ! C'est pourquoi je me sens si proche de lui, et si loin de M. Guéant. Etre "*relativiste de gauche*", pour parler comme ce dernier, c'est penser qu'une civilisation relativiste, laïque, démocratique, féministe et humaniste vaut mieux qu'une civilisation absolutiste, théocratique, fascisante, phallocratique et xénophobe. C'est aussi constater que notre civilisation, sur ce chemin-là, a encore de gros progrès à faire.

Article paru dans l'édition du 24.02.12

Vive la symbiose des cultures

Point de vue | *Le Monde* | 07.02.12 | 14h22

par Edgar Morin, sociologue et philosophe

Chaque culture a ses vertus, ses vices, ses savoirs, ses arts de vivre, ses erreurs, ses illusions. Il est plus important, à l'ère planétaire qui est la nôtre, d'aspirer, dans chaque nation, à intégrer ce que les autres ont de meilleur, et à chercher la symbiose du meilleur de toutes les cultures

La France doit être considérée dans son histoire non seulement selon les idéaux de Liberté-Egalité-Fraternité promulgués par sa Révolution, mais aussi selon le comportement d'une puissance, qui, comme ses voisins européens, a pratiqué pendant des siècles l'esclavage de masse, a dans sa colonisation opprimé des peuples et dénié leurs aspirations à l'émancipation. Il y a une barbarie européenne dont la culture a produit le colonialisme et les totalitarismes fascistes, nazis, communistes. On doit considérer une culture non seulement selon ses nobles idéaux, mais aussi selon sa façon de camoufler sa barbarie sous ces idéaux.

Nous pouvons tirer fierté du courant autocritique minoritaire de notre culture, de Montaigne à Lévi-Strauss en passant par Montesquieu, qui a non seulement dénoncé la barbarie de la conquête des Amériques, mais aussi la barbarie d'une pensée qui *"appelle barbares les peuples d'autres civilisations"* (Montaigne).

De même le christianisme ne peut être considéré seulement selon les préceptes d'amour évangélique, mais aussi selon une intolérance historique envers les autres religions, son millénaire antijudaïsme, son éradication des musulmans des territoires chrétiens, alors qu'historiquement chrétiens et juifs ont été tolérés dans les contrées islamiques, notamment par l'Empire ottoman.

Plus largement, la civilisation moderne née de l'Occident européen a répandu sur le monde d'innombrables progrès matériels, mais d'innombrables carences morales, à commencer par l'arrogance et le complexe de supériorité, lesquels ont toujours suscité le pire du mépris et de l'humiliation d'autrui.

Sagesse et arts de vivre

Il ne s'agit pas d'un relativisme culturel, mais d'un universalisme humaniste. Il s'agit de dépasser un occidentalocentrisme et de reconnaître les richesses de la variété des cultures humaines. Il s'agit de reconnaître non seulement les vertus de notre culture et ses potentialités émancipatrices, mais aussi ses carences et ses vices, notamment le déchaînement de la volonté de puissance et de domination sur le monde, le mythe de la conquête de la nature, la croyance au progrès comme lot de l'histoire.

Nous devons reconnaître les vices autoritaires des cultures traditionnelles, mais aussi l'existence de solidarités que notre modernité a fait disparaître, une relation meilleure à la nature, et dans les petites cultures indigènes des sagesse et des arts de vivre.

Le faux universalisme consiste à nous croire propriétaires de l'universel - ce qui a permis de camoufler notre absence de respect des humains d'autres cultures et les vices de notre domination. Le vrai universalisme essaie de nous situer en un méta-point de vue humain qui nous englobe et nous dépasse, pour qui le trésor de l'unité humaine est dans la diversité des cultures. Et le trésor de la diversité culturelle dans l'unité humaine.

Article paru dans l'édition du 08.02.12

Une revue peut-être intéressante ?

ADMISSION SUR TITRES EN PREMIERE ANNEE

RAPPORT DE CORRECTION 2012 :

Epreuve de SYNTHÈSE DE TEXTES

Présentation de l'épreuve.

Les candidats disposaient cette année de 3 heures pour lire et comprendre une revue de 4 textes répartis sur 13 pages dont ils devaient proposer une synthèse aux caractéristiques traditionnelles que nous avons rappelées en introduction.

Le thème devait être dégagé et indiqué en début de synthèse.

La grande majorité des candidats a choisi « Est-il possible d'évaluer les civilisations ? ou encore « De l'évaluation des civilisations ». Thème d'actualité qui a permis aussi de repérer des copies dont les auteurs étaient plus « avertis » que d'autres.

Trois commentaires principaux se dégagent de la correction de cette épreuve :

-Le changement de la durée de l'épreuve a donc entraîné une réduction du corpus de textes. Par contre, le maintien du même nombre de mots a visiblement permis aux candidats de mieux gérer l'exercice. Très peu de candidats de ce fait ont fait l'impasse sur l'un ou l'autre des textes proposés. L'exercice de synthèse a été, sur ce point, mieux réussi que les années précédentes.

-L'équipe de correcteurs a signalé une nette « maltraitance » du premier ensemble de textes, celui qui faisait le point sur les définitions du terme «civilisation » au travers des ancrages académique et intellectuel des auteurs. Trop peu de candidats ont été capables *in fine* de considérer ces définitions pour ce qu'elles étaient, c'est-à-dire non de simples définitions formelles, mais déjà des prises de position correspondant à des analyses et problèmes. Les correcteurs ont été surpris du nombre de candidats qui n'hésitaient pas à avancer que cette notion était « de toute façon, floue » en raison de sa polysémie.

- Le niveau de langue a paru assez alarmant aux correcteurs. En dehors des copies truffées de fautes d'orthographe, certaines se trouvaient d'emblée discréditées par une syntaxe non maîtrisée (phrases sans verbe, absence de mots de coordination, etc.).

Autre phénomène suffisamment récurrent pour être rapporté ici, l'absence totale de ponctuation et de majuscules dans certaines copies. Ce qui est dommage, car les copies les plus carencées dans ce sens ne sont pas toujours les plus mauvaises sur le fond.

Nous suggérons que soit rappelé à l'avenir aux futurs candidats que la capacité à rédiger un texte clair constitue une exigence de base de l'exercice.

Malgré cela, cette année le niveau général est un peu meilleur, la moyenne est à 11,52 contre 10,52 en 2011.